

## KOSMOKRITIK

### LA ROSE SANS JÉRICHO

0 — La *rose de Jéricho* est *sans pourquoi*. La *rose de Jéricho* n'est jamais de Jéricho, mais va à Jéricho, traverse Jéricho, ne sait ce qu'est Jéricho. Jéricho n'existe pas pour la rose. Il n'existe aucun territoire pour ce qui fleurit, mais une terre où s'enfoncer, un désert où jeter l'être vers ses confins, là où la persistance devient une pureté de l'existence. La *rose de Jéricho* est toujours *sans Jéricho*, en s'offrant sans cité à celui qui sait voir dans son sacrifice la préservation d'un principe de persistance. *Anastatica hierochuntica*, la *rose de Jéricho*, sème son devenir au travers du désert pour que le désert se souvienne qu'il est une idée du mouvement et que toute sérénité se place à l'ombre de Sirius, astre des temps secs, là où se dévoile la lumière brute des choses. *Anastatica hierochuntica* sait mourir sans renaître, elle sait préserver par sa mort la renaissance de ce qui au-delà d'elle continue, en donnant l'apparence de la renaissance de ce qui la constitue ; ce n'est jamais elle qui renaît, mais une force de germination propulsée vers l'incertain de ce qui l'entoure. Par son cycle vital, la mort prise dans la nudité spatiale du désert ne signifie ni l'achèvement ni la résurrection du soi, mais la promesse d'une continuité, d'une persistance de l'autre existence, de cette existence qui s'extirpe de son existence sienne pour façonner des virtualités du devenir. En cet espace intérieur à l'espace, en son désert, *Anastatica hierochuntica* ne dit pas, à qui tente de l'entendre, une structure ordonnée de la renaissance du soi, mais une préservation de la renaissance de l'autre, là où l'autre et le soi se confondent, disparaissent tous deux pour former une hybridité de la subjectivation, un soi collectif où tout est dans tout, et chaque existence perdure dans chaque existence, que celle-ci soit ou ne soit pas — qu'elle ne soit plus ou qu'elle ne soit pas encore.

$\pi/2$  — *Anastatica hierochuntica* ne connaît rien de la renaissance, si ce n'est la perpétuation de sa palpitation protectrice des possibles.

Elle se dessèche pour protéger ce qui vient, comme si la nécessité était unique : sauvegarder la plénitude de la contingence. À l'inverse de la *fausse rose de Jéricho*, aucune résurrection n'advient. Un tissu mort demeure mort, mais se rétracte en mourant pour que l'espace de sa mort conserve une puissance de floraison. L'humidité revenue, quelconque, la mort du corps déploiera la réminiscence du corps : il faut promettre au désert le surgissement contingent en son espace, la continuité des existences qui y reviennent. C'est un battement de l'espace qui oscille entre le plan et la sphère afin que palpète une persistance de ce qui est par ce qui n'est plus — la persistance de l'être se fait par la réminiscence de l'être dans le non-être. Il y a dans ce dessèchement une esthétique qui façonne une éthique : l'intériorité de la sphère dit la sauvegarde de ses extériorités à venir. Le recroquevillement des branches d'*anastatica hierochuntica* en une sphère veineuse forme le mouvement de la circulation germinatrice de ce qui existe au-delà de son soi. La sphère dessine une sorte de pureté de l'existence en venant redoubler la puissance d'*échappée* du préfixe *ex-* : l'existence se dédouble en étant deux fois en dehors d'elle-même, dans la matière de sa situation et dans la potentialité de sa situation à venir. Son recroquevillement n'est de ce fait pas une voie vers la disparition, mais vers la résurgence. La concentration devient le moment d'un mouvement d'excentrement, puisque tout ce qui fleurit se dirige vers les marges de son espace propre.

$\pi$  — Cette éthique peut de la sorte s'entendre comme une éthique spectrale, si l'on considère justement la plante desséchée dans son mouvement géométrique de recroquevillement et de dilatation, qui fait de l'absence une potentialité du surgissement. S'établit une dialectique humide de la lumière étendant l'espace de l'existence vers les incertitudes de ses prochains dessèchements. La lumière est concentrée dans une intériorité tendue vers son extériorité, l'existence de ce qui dépérit dit par son dépérissement même une présence protectrice d'une floraison encore inexistante. Ainsi, cette protection de l'inexistante naissance par l'existante mort, ou inversement de l'existence potentielle de l'être par l'être inexistant, dispose autour du réel des plans qui se calquent les uns aux autres,

sans se révéler pleinement et laissant pourtant paraître de légers décalages où s'infiltrer une idée du surgissement, celle de traversées existentielles des plans du réel, telles des apparitions luminescentes, spectrales. Ces apparitions demeurent une maintenance du maintenant, dans la mesure qu'elles établissent une continuité dans l'instant entre ce qui *est* et ce qui *n'est pas* afin de préserver une extension du maintenant, rappelant que le temps *est* parce qu'il participe en tant que dimension aux croissances de l'espace. Tout ceci advient dialectiquement comme si le spectre, la présence absente déterminant ce qui se meut, se meurt, renaît, remeurt, établissait une circulation — circulation circulaire — entre ce qui est dans sa mort et ce qui *n'est pas* dans sa vie. Cette éthique spectrale serait, à l'inverse des imageries du fantôme, une veillance sur le vivant — la revenance comme veillance, telle est l'éthique spectrale. Le spectre de la plante en redoublant sa mort dans la mort à venir effacerait le principe de fin pour que, de mort en *remort*, n'existe qu'une perpétuelle renaissance, un seul principe de persistance : un retour de la vie sur soi, à l'image d'une lumière, astrale, qui traverse l'espace, puisque toute étoile à la fois tournoie sur elle-même et se projette dans la dynamique qui l'emporte.

**3π/2** — La rose est ainsi *sans Jéricho*, car elle évacue dans l'absence de *pourquoi* et l'origine et sa destinée. Elle ne se trouve que dans un mouvement de persistance de la floraison, et ceci au-delà de sa floraison singulière. Le seul territoire de la rose est la terre non exclusive où elle se déploie et se recroqueville, se projette par-delà l'aridité de son espace propre. Elle perce le territoire pour rappeler que sous celui-ci demeure la terre, son sable mouvant — l'idée du mouvement. La terre elle-même rappelle à qui sait la creuser, la creuser pour l'entendre, que la fixité du temps humain est une illusion construite sur l'idée de la fixité du temps terrestre. La terre demeure une peau de lave qui fabrique un flottement des surfaces au-dessus des dynamiques tournoyantes de l'enflammement. La rose est *sans Jéricho*, et rappelle à Jéricho que toute cité devrait être sans elle-même, se tenant uniquement à l'extérieur de ses murs, les laissant à leurs ruines, dans ce même état de flottement calqué aux dérives façonnées par les contingences de l'espace. En ce territoire,

construit, détruit, reconstruit sans cesse autour de Jéricho, c'est-à-dire en cette terre illusoire et fixe des idoles et de leur empire, la terre s'abreuve *sans pourquoi* des épanchements absurdes du sang — l'autre y est toujours la menace, l'existence à mettre au pas, jusque dans son potentiel et définitif anéantissement. L'Histoire ne semble rien apprendre du désert : il faut construire autour de la terre un territoire, autour du territoire une institution du territoire, exclusive, et il faut ensuite écrire les lois qui effacent la terre, il faut dire l'État, dire les États, dire la paix sans le geste de paix, et toujours exclure, enfermer le vide en une stagnation du vide. Solution à  $n$  État(s), multiplier les frontières, ajouter à la vie sa sclérose — ajouter de la fixité à la fixité pour faire accroire que l'on *est*, et que l'on est moins l'autre, comme suspendu à une image de l'éternité. La terre sur laquelle croît et décroît, recroît toujours *Anastatica hierochuntica* murmure à tout ce qui se fixe en son existence, contre l'idée de pouvoir se tenir hors de soi, une libération possible : se tenir hors de soi, du côté de la défaite, d'une défaite telle une manière de se défaire, de se défaire des choses et de se défaire du soi, pour l'élargir aux bigarrures de l'autre, à la vie dénudée toujours incertaine dans ses excroissances. Solution à  $n$  État(s) ? Solution à aucun État, sans frontières, pour habiter un espace d'excroissances là où l'autre redevient le soi, là où le singulier disparaît dans le pluriel, là où tout communique dans ce mouvement incertain et pourtant harmonieux qui peuple le devenir des choses. La terre murmure une éthique en deçà de l'éthique : partager la défaite avec l'autre pour se révéler hors de soi dans un mouvement libre de l'espace.

**2π** — Le mouvement libre de l'espace se cristallise dans un mot — *désert* — et dans tout ce qu'il peut d'échappée — *désarter*. Le désert sait avancer au-devant de ce qu'il est, il sait exister à sa limite, dans le mouvement pur de sa limite. Il débute ainsi à l'intérieur du soi comme un espace de peuplement où l'autre peut s'intégrer aux mouvements vagues d'un espace austère, celui de la *sérénité*. Le désert est d'abord un espace en soi pour que l'existence puisse être hors de soi. Comme une rose des sables contient en son image les formes mouvantes du désert, prêtes face au moindre liquide à faire voir l'infime et l'infini de ses possibles, le mot *désert* porte le signe

de ce qu'est l'espace, et *Anastatica hierochuntica* qui y fleurit souligne cette pulsation au sein de la pulsation qui l'englobe : le mouvement du vivant dans le mouvement de l'espace. L'espace ondule et signifie par son ondulation qu'il ne connaît aucune frontière. Il dispose en son sein des éléments — qu'il s'agisse d'une roche terrestre ou extraterrestre, et de tout ce qui peut s'y constituer atomiquement et s'y transformer, jusqu'aux phénomènes biologiques que sont les humains —, tirillés par des forces internes et externes à leur soi propre, formant des dialectiques de présences et d'absences, dans cette ondulation constante et transformatrice de ce qu'est l'espace, jamais identique à lui-même. Si *anastatica hierochuntica* dans le dessèchement de ses feuilles et de ses tiges peut, à la rencontre de celui qui traverse le désert, faire signe, un unique signe, c'est celui selon lequel toute existence est *sans pourquoi*. En ce sens, l'humanité, *sans pourquoi*, est davantage que la somme des humains qui la composent, elle s'excède et place sa substance dans la périphérie mutique et mutante de ce qui s'ajoute à elle — l'humanité ne se tient pas enfermée, de façon définitive et définitoire, dans les murs de ses neurones et de ses cités. Elle existe tant dans ce qu'elle n'est pas encore que dans ce qu'elle ne sera jamais. Elle est un phénomène d'existence au sein d'une harmonie d'existences ; et jusque dans sa disparition — à laquelle elle semble travailler avec tant d'acharnement —, l'humanité devrait chercher à préserver un principe de persistance, et permettre à toute existence de continuer à *ex-sister*, à se situer *hors de*, dans les silences et les virtualités du non-être. Par cette vision de l'existence qui cherche toujours à persister en ses virtualités, l'humanité ne connaît aucune identité, car elle ne peut jamais être identique à elle-même, emportée dans ce jeu lent et imperceptible de mutations ; elle est toujours à la marge de ce qui l'identifie — de ce qui y cherche une identité et de la manière dont elle fait voir l'instant de sa substance. Si une identité doit demeurer, une identité comme *désidentité*, c'est l'identité en tant qu'idée du mouvement. L'identité est le mouvement, n'est que le mouvement, n'est jamais la défense ou l'autodéfense du mouvement, et comme l'identité va en elle-même, se traverse, dans un redoublement du mouvement d'être, l'identité n'est jamais l'identité, car tout être se situe toujours dans un déplacement par rapport à lui-même, et s'inscrit dans une dilatation

de l'espace qui empêche que ce qui est puisse être deux fois identique. La seule identité qui subsiste va à la divergence, au non-être vers lequel se précipite toute existence par son mouvement *désidentitaire* — la seule identité qui demeure est sans demeure, elle est celle du vent, qui va à la pierre et qui fait le désert, elle porte le pas de l'être qui marche sur le vent pour disparaître dans le vent, à la recherche ni d'un ici ni d'un là-bas, mais d'une manière dialectique de devenir le désert pour se tenir, tout entier et *multiple*, à la lisière du vide.